

Quand on lui apprit que son affaire allait être jugée, il s'écria :

— C'est trop tôt. Je n'aurai pas le temps de compléter ma documentation !

Ce qui caractérise bien l'infatigable énergie de mon frère, — qui, d'ailleurs, n'imaginait guère en prison combien nous avions de soucis et de courses à faire au dehors, — c'est qu'il me dit, un jour :

— En somme, qu'est-ce que tu fais, ici, à Pétersbourg ?

Je ne pus que lever les bras au ciel : démarches et « tribulations » dans les bureaux, commissions à n'en plus finir, courses en tramway, visites à des camarades, chiffrage et déchiffrement des lettres, — j'avais de l'occupation par-dessus la tête !

A. ELIZAROVA.

## Lénine en Sibérie

(1898)

... L'homme le plus intéressant pour nous tous, c'était Vladimir Iliitch. C'était vers lui qu'allaient le plus souvent nos pensées, c'était de lui que nous parlions. Nous ne le connaissions que par ouï-dire ; nous nous faisons de lui, à la légère, une idée plus ou moins juste, mais nous étions d'accord pour penser que ce devait être « un général », un personnage important qui devait aimer à commander et à traiter ses subordonnés comme les pièces d'un jeu d'échecs. A coup sûr, il devait « plastronner » parmi ceux de son entourage, et pourtant il y avait loin de lui à ce géant de la pensée que nous semblait être Plékhanov...

Cependant, il pouvait être intéressant de jeter un coup d'œil sur ce « général », d'entendre, ne fût-ce que du bout de l'oreille, les propos hautains qu'il devait tenir...

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de l'extrême intérêt qu'éveilla en moi une lettre de ma femme, où elle me racontait sa première entrevue avec Vladimir Iliitch.

D'après la lettre, Vladimir Iliitch s'était trouvé pour ses affaires à Krasnoïarsk, au moment où elle passait par cette ville ; il avait appris son arrivée et s'était empressé de la chercher pour faire connaissance et la prendre sous sa protection pendant le voyage en bateau jusqu'à Minousinsk. Il avait produit sur elle l'impression la plus heureuse : c'était l'homme le plus agréable, le plus affable qu'elle eût jamais rencontré. En cours de route, il s'était montré extrêmement attentif pour elle et pour A. M. Starkova, qui allait rejoindre son mari. Le voyage en bateau durait six jours, et il n'y avait pas de restaurant sur le vapeur : les vivres manquèrent ; Lénine s'offrit à aller demander des provisions pour

les passagers aux paysans de la région et on le vit bientôt grimper une colline escarpée qui surplombait presque à angle droit l'énisséi.

« Hum... — pensai-je en lisant la lettre de ma femme, — ce ne sont guère les manières d'un « général »...

Ma femme avait été surprise par une autre particularité de Lénine, durant ce voyage. Comme elle avait une couchette voisine de celle de Vladimir Iliitch, elle avait pu l'observer pendant qu'il lisait. Il tenait un livre dont le sujet devait être très sérieux. Mais une demi-minute ne s'était pas écoulée qu'il tournait la page. Elle voulut savoir s'il lisait ligne à ligne ou s'il se contentait de glisser sur le texte. Vladimir Iliitch, un peu étonné de la question qu'elle lui posait, répondit en souriant :

« Bien sûr que je lis !... Et même très attentivement : le livre vaut ça. »

Ce trait, en apparence insignifiant, nous montre quelle devait être l'intensité du travail d'érudition de Lénine ; on sait que, plus tard, après dix-huit mois d'études philosophiques à la Bibliothèque Nationale et au British-Museum, il fut assez documenté pour écrire son fameux livre : « Le Matérialisme et l'Empirio-criticisme » ; or, cet ouvrage contient des centaines de citations tirées de sources anglaises, françaises, allemandes et russes.

Je ne dirai pas en détail comment nous passions notre temps à Minousink. Toutes les idées que j'étais faites sur « le général », sur le Lénine hautain, poseur et rébarbatif, s'étaient dissipées dès les premières minutes de notre rencontre.

Personne parmi nous n'était si naturellement simple, aimable et bon pour autrui, personne n'était plus délicat, personne n'avait plus de tact, plus de respect que lui pour la liberté et la dignité de chacun d'entre nous, de ses camarades, de ceux qui pensaient comme lui.

\*\*

Pendant sa déportation, Vladimir Iliitch se livrait avec un entrain endiablé, avec une véritable passion à tous les genres d'exercices.

Quand, par exemple, nous nous élançons sur la glace de la rivière pour patiner, le joyeux Iliitch, plein d'ardeur, était toujours le premier à crier d'un ton railleur : « Allons, qui me dépasse ?... » Et, à toutes jambes, il se ruait à la conquête de l'espace. Iliitch nous devançait tous, dans un élan de tout son corps et de toute sa volonté, ne cherchant qu'à vaincre, à tout prix, ne ménageant pas ses forces.

Souvent nos chasseurs s'en allaient faire un tour. Iliitch en était. Il brûlait beaucoup de poudre, mais ne tuait pas grand'chose. Il ne se décourageait pourtant pas ; et si les autres faisaient une vingtaine de kilomètres, on peut affirmer qu'Iliitch en parcourait quarante (c'est le cas de dire qu'il courait !), à tra-

vers coteaux et marais, poussé par l'espoir de surprendre et d'abattre un oiseau qui serait assez bête pour se laisser approcher ; tout arrive ! ou que quelque grain de plomb égaré trouverait enfin sa victime !...

\*\*

Nous avons organisé une réunion d'amis pour les fêtes, à Minousinsk ; les quelques journées que nous devions passer ensemble filèrent comme en un clin d'œil. Parfois, nous chantions tous en chœur.

Vladimir Iliitch se montrait particulièrement passionné pour ces récréations vocales. Lorsque nous reprenions notre répertoire habituel, il semblait possédé d'une sorte de frénésie, et commandait :

— Allons-y, commençons : « Marchons au pas, camarades ! »

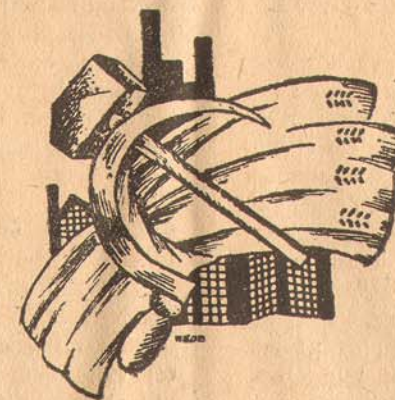
Et, pour éviter des palabres inutiles sur le choix d'un morceau qui, avouons-le, revenait un peu souvent et finissait par manquer d'agrément, il entonnait aussitôt, de sa voix rauque, un peu fausse, qui tenait à la fois du baryton, de la basse et du ténor :

« Marchons au pas, camarades,  
« Marchons au feu hardiment... »

Et, s'il lui paraissait qu'on ne marquait pas assez les passages les plus remarquables du chant, il intervenait, le regard en feu : il battait la mesure des deux poings, tapait du pied avec impatience et soulignait, en dépit des règles élémentaires de l'harmonie, les paroles qui lui plaisaient ; il forçait sa voix, et bien souvent haussait d'un demi-ton ou même d'un ton, quelque note essentielle.

« Enfin nous planterons en terre  
« Le rouge drapeau du travail ! »

Sa voix tonnait alors, couvrant les autres. Puisque nous parlons des goûts de Vladimir Iliitch, il n'est pas inutile d'ajouter quelques détails.



Iliitch n'ignorait pas du tout le sentiment du beau ; il ne ressemblait nullement à l'homme de tempérament sec, froid, incapable de « tendresse » et d'émotions esthétiques, au politique excessif et exclusif, que le grand public imagine en lui trop souvent. Il avait une âme étonnamment délicate et non dépourvue, dirai-je même, d'une certaine sentimentalité.

Il aimait beaucoup la musique et le chant. Un de ses plus vifs plaisirs, une de ses meilleures distractions après le travail de cabinet, était (ce souvenir remonte à 1904-1905, nos années d'émigration), d'écouter chanter le camarade Goussev (Drabkine), ou bien d'entendre N. A. Krassikov jouant du violon, accompagné au piano par Lydia Alexandrovna Fotiéva.

Le camarade Goussev avait, et doit avoir encore, une assez puissante et chaude voix de baryton, et quand il détaillait joliment les paroles de la chanson : « Ce n'est pas l'église qui nous nous unit », dans notre petit auditoire de famille bolchéviste, chacun retenait sa respiration : Vladimir Iliitch se renversait sur le dossier du canapé, les mains jointes enveloppant un genou ; il rentrait tout en lui-même et si les sentiments qu'il éprouvait semblaient profonds, lui seul aurait pu dire ce qu'ils étaient.

Lorsque Krassikov avait tiré de son violon les sons si purs, si beaux, de la « Bacarolle », de Tchaïkovsky, Vladimir Iliitch était le premier à l'applaudir bruyamment, exigeant avec insistance qu'il recommençât.

Nul ne soupçonne même qu'Iliitch aimait beaucoup la poésie, celle surtout de nos vieux auteurs. Dans les rares instants de répit que lui laissait son travail, il se plaisait aussi à prendre quelque volume de Shakespeare, ou de Schiller, de Byron, de Pouchkine ; il ne dédaignait pas des œuvres de moindre importance, comme celles de Baratynsky ou de Tiutchev. Celui-ci avait même, si je ne me trompe, toute sa préférence.

P. LEPECHINSKY.